

« L’Aventure rêvée », la quête d’une justicière, shérif des temps modernes

Tourné en Bulgarie, le film de l’Allemande Valeska Grisebach met en scène *l’une des plus belles héroïnes vues à l’écran ces derniers temps*.



Yana Radeva (Veska) et Suleyman Letifov (Saïd) dans « L’Aventure rêvée », de Valeska Grisebach. HAUT ET COURT

SÉLECTION OFFICIELLE – EN COMPÉTITION

Il y a des titres comme celui-là qui pourraient valoir comme définition du cinéma lui-même. *L’Aventure rêvée*, projeté le dernier jour de la compétition à Cannes, en lice pour la Palme d’or, est ce film qu’on n’avait pas vu venir, le grand vent qui vient rebattre toutes les cartes. Il s’agit du troisième long-métrage de l’Allemande Valeska Grisebach, née à Brême en 1968, une réalisatrice plutôt rare qui, depuis *Désir(s)* (2006), nous donne de ses nouvelles environ tous les dix ans. Les dernières remontent à 2017 avec *Western*, une belle dérive en terres bulgares qui marquait l’attraction de la réalisatrice pour les confins orientaux de l’Europe. *L’Aventure rêvée* peut aussi se prévaloir d’appartenir à la galaxie Komplizen Film, la société cofondée et codirigée par Maren Ade, autre cinéaste germanique qui avait illuminé la Croisette il y a dix ans avec le déchirant *Toni Erdmann* (2016), et s’est consacrée depuis à ses activités de productrice. Assimilées à l’Ecole de Berlin, seconde vague de la modernité allemande à la charnière des années 2000, Ade et Grisebach ont toutes deux contribué à en assouplir l’austérité tranchante, par des fictions plus généreuses. Si *L’Aventure rêvée* représente l’Allemagne, ce n’est qu’en trompe-l’œil, puisque le film, marquant le retour de Grisebach en Bulgarie, est entièrement tourné sur place, avec des acteurs et dans la langue du cru, comme un pur film bulgare – en fait, un vrai film européen. Le film se déroule dans une petite ville de western à la *Rio Bravo* (Howard Hawks, 1959), mais à l’Est : Svilengrad, à la triple frontière de la Bulgarie, de la Turquie et de la Grèce.

Génie du lieu

Une archéologue, Veska (Yana Radeva), est revenue dans la région pour diriger un chantier de fouilles autour d’un vestige médiéval. Sur place, elle retrouve Saïd (Syuleyman Letifov), vieil ami et Pomaque (slave musulman) des montagnes, descendu dans la vallée pour passer de l’essence de contrebande du côté turc. Mais l’affaire est rendue hasardeuse par la rivalité de deux chefs mafieux qui se disputent le territoire, un jeune loup contre un vieux de la vieille. Et puis, Saïd disparaît. Veska se met alors à battre la campagne, au volant de son SUV, à discuter à droite à gauche, à partager la table des uns et des autres, pour comprendre ce qui se trame. Et peut-être faire passer elle-même la cargaison de Saïd à la frontière, à l’aide d’un camion-citerne. *L’Aventure rêvée* a d’abord le génie du lieu, et la grande trouvaille de Valeska Grisebach a consisté à dénicher cette localité à la croisée de plusieurs mondes, en apparence paisible, mais traversée de sombres trafics. Du haut de ses deux heures et quarante-sept minutes, le film se livre à son exploration, dans les pas de Veska qui mène sa petite enquête, et ainsi l’arpente de part en part. Pas à pas, *L’Aventure rêvée* se révèle empli d’une myriade de personnages, citadins et villageois, petits brigands et gros poissons, travailleurs détachés, tous pris dans la toile de l’économie parallèle, la seule en vigueur. La mise en scène, d’une transparence extraordinaire, fait vivre ces relations interpersonnelles avec une clarté inouïe, une attention magnifique aux figures insolites, aux corps parcheminés et burinés, qui peuplent cet espace. Bien qu’évoquant les thèmes du western, le récit embrasse moins une logique de genre qu’il ne se fonde dans une chronique estivale. Celle-ci rythmée par l’alternance des jours, aux horizons baignés de soleil, et des nuits chaudes, avec ses grandes tablées où l’on discute à bâtons rompus entre deux lampées de rakia (la boisson nationale). C’est de la pure épaisseur du quotidien qu’affleurent les motifs criminels et clandestins, comme incidemment, toujours en filigrane. Partout, la triple frontière bruisse de trafics humains : cargaisons de migrants, travailleurs déplacés et menaces des réseaux mafieux de prostitution.

Classicisme tardif

De fait, *L’Aventure rêvée* installe ainsi une sorte de suspense, attaché au parcours implicite de Veska, à ses plans qui ne nous sont jamais dévoilés, mais aussi à la violence qui rôde hors-champ. Car quelque chose remonte en effet, qui n’est pas sans rapport avec les fouilles archéologiques. En visant les confins de l’Europe, ce bout d’un monde où même la loi s’interrompt, Grisebach filme aussi la rouille : les cahutes de fortune, les routes tellement cabossées qu’elles endommagent les voitures, les terrains vagues où zonent les malfrats. Dans sa tournée, Veska retrouve un vieux restaurant abandonné, un grand hôtel gagné par la décrépitude, où est « stockée » de la main-d’œuvre polonaise (employée, dit-on, pour assembler des panneaux solaires). Ce temps qui remonte à la surface, c’est la charnière des années 1980-1990, quand l’effondrement du bloc communiste a laissé place au pire visage de l’économie de marché, sauvage et dérégulée. Veska vient de là, de cette période qui a vu fleurir les bandes, affluer l’argent illicite, et a servi de tremplin à sa génération. Le film culmine lors d’une confrontation entre celle-ci et le « boss » mafieux du coin, Ilya (Stoicho Kostadinov), en fait l’un des vieux amis, auprès duquel apurer les comptes du passé. *L’Aventure rêvée* retrouve sans doute quelque chose du classicisme tardif, en étant principalement taillé dans le flux des conversations, la matière de la parole. Dans la ronde des histoires individuelles et collectives (racontars, rodomontades, aveux, négociations, politesses, banalités), émerge finalement le profil de l’histoire. Veska, quant à elle, incarne l’une des plus belles héroïnes vues à l’écran ces derniers temps : femme d’âge mûr, imperturbable avec sa dégainée d’aventurière et son franc-parler, elle est une sorte de shérif ou de John Wayne des temps modernes. Justicière à sa façon, elle tiendra jusqu’au bout une position féminine dans cet univers d’hommes. Elle traverse le plan, imperturbable, olympienne, face aux dangers qu’y perçoit notre imagination de spectateur. Ultime beauté de ce film inépuisable : jouer avec son héroïne un jeu dangereux, dans une parfaite décontraction.